

Par un véritable tour de force il a fait entrer tous ces détails divers dans sa hiérarchie, et par des réflexions ingénieuses il s'est construit un univers syntaxique où il est passionnant de se promener. Agréable aussi: son style est aisé, clair et concis. GB est perspicace, rigoureux, non seulement dans sa méthode et dans sa capacité à en tirer toutes les conséquences, mais aussi dans le détail. Le traitement individuel des verbes révèle de nombreux faits nouveaux, qui auparavant se cachaient dans les généralisations. Prenons p.ex. les différences qu'il y a entre les possibilités modales de *mettre*, *admettre* et *supposer*. Elles se manifestent nettement ici, grâce à l'appareil descriptif. Nous sommes tous redevables à GB de nous avoir rapprochés de la solution des problèmes que pose le subjonctif. Et d'inciter à de nouvelles discussions, à de nouvelles recherches. Je ne le suis pas quand il déclare (p. 16) qu'«une *explication* des emplois du subjonctif, s'il s'agit d'une étude synchronique, revient à une *description* des emplois». Il faut voir aussi le rôle fonctionnel du subjonctif à l'intérieur de tout le système, examiner ses fonctions dans les combinaisons syntaxiques et se demander pourquoi sa distribution est telle qu'elle est. Mais il faut d'abord bien en connaître la mécanique, et l'ouvrage de GB nous apporte une grande connaissance sur les facteurs modaux. On pourrait peut-être reprocher à GB de l'avoir «lâché» trop tôt. Ce livre peut-être prématuré aurait pu croître encore, se trouver vraiment – avant de quitter son auteur. Mais il a frayé de nouvelles voies – et c'est très important.

Jørgen Schmitt Jensen

ÅRHUS

La thèse de Gerhard Boysen ne laisse aucun doute sur la religion linguistique que professe son auteur: il appartient à une secte qu'on pourrait nommer «structuralisme taxinomique du type Tooby». On peut regretter que l'auteur ne tienne aucun compte de ce qui s'est passé à l'intérieur d'autres courants linguistiques pendant ces dernières années. Je pense, bien entendu, à la grammaire transformationnelle et surtout à la sémantique générative. Il aurait été intéressant de voir exploiter quelques-unes des méthodes et des notions que ces écoles linguistiques ont élaborées en vue d'un traitement systématique des problèmes sémantiques, problèmes qui se trouvent également impliqués dans l'étude de l'emploi des modes. Mais je conviens qu'il ne s'agit là que d'un regret tout à fait personnel et qu'on ne saurait reprocher à l'auteur de s'en tenir méthodiquement à une seule théorie. Il faut évidemment juger l'ouvrage à partir de ses propres prémisses et sur ses fruits.

Subjonctif et hiérarchie apporte indéniablement une contribution importante à notre connaissance de l'emploi du subjonctif en français moderne. On y trouve notamment une description détaillée de la syntaxe modale de verbes tels que *croire*, *penser*, *supposer*, *comprendre*, etc. On y trouve également de nombreux renvois aux travaux d'autres grammairiens, assortis de commentaires pénétrants, de sorte que le livre de Boysen constitue un véritable guide de l'étude des modes du français moderne. A ce propos, je tiens à souligner la probité scientifique de l'auteur. Le livre contient bon nombre de constatations comme celle-ci: «Cette importance de la nature du sujet a été bien vue par Börjeson et Nordahl» (p. 94). L'auteur n'essaie jamais de voler les idées des autres. C'est là un trait bien sympathique. Cela dit, il convient d'ajouter que Boysen n'est pas très indulgent envers ses collègues: quand il veut les

critiquer, il n'y va pas par quatre chemins. Il n'est que juste de lui rendre la monnaie de sa pièce.

Le défaut le plus grave de *Subjonctif et hiérarchie* est, à mon avis, son manque de précision sur le plan méthodologique. Ce manque de précision résulte surtout du fait que l'auteur utilise des mots tels que «hiérarchie», «niveau», «facteur», «distance» comme termes techniques, sans qu'il soit possible, à aucun endroit, d'en trouver une définition tant soit peu exacte.

On pourrait penser que l'auteur emploie ces termes avec les sens que leur confère le langage quotidien, ce qui ne me paraît pas très scientifique, vu que tous ces termes sont ambigus dans le langage quotidien. Le lecteur se voit donc réduit, afin d'élucider les énigmes terminologiques, à étudier l'usage que fait l'auteur lui-même de ses termes techniques. Ce procédé est lent et laborieux, mais il donne pourtant des résultats: après avoir lu le livre, on a une certaine idée de ce qu'il faut entendre par «hiérarchie», «facteur», etc., une idée qui, cependant, est loin d'être claire.

Il aurait fallu donner, dans le chapitre intitulé «Méthode du présent travail», des définitions précises des nouveaux concepts qui y sont introduits, accompagnées de critères permettant de décider, par exemple, si un ensemble d'éléments (ou de classes?) constitue une hiérarchie ou non. Il aurait fallu ainsi mettre à la disposition du lecteur un ensemble de règles pour que le lecteur puisse suivre le jeu scientifique joué par l'auteur. Dans l'absence de telles règles, il est souvent impossible de contrôler si l'auteur triche au jeu. Il prend, pour ainsi dire, ses décisions derrière notre dos.

La notion de «hiérarchie» est présentée à la page 16:

«le mot-clef, à notre avis, doit être celui de *hiérarchie*. C'est à l'aide de cette notion de hiérarchie que nous allons tâcher de décrire l'emploi du subjonctif dans les propositions complétives objets de verbes. Si nous avons tenu à limiter d'une façon aussi étroite notre sujet, c'est pour mettre en relief ce principe hiérarchique, qui se dessine de la manière la plus nette quand on se tient à l'intérieur d'un seul type de propositions.»

Fort bien, mais quel est «ce principe hiérarchique»? Toujours à la page 16, l'auteur enchaîne: «D'abord, il faut établir une *hiérarchie syntagmatique*, comprenant trois niveaux». Donc, une hiérarchie est composée de «niveaux». Plus loin (p. 17) est introduite une deuxième hiérarchie, la «hiérarchie systématique», qui est subordonnée à la hiérarchie syntagmatique sans en constituer pour autant un «niveau». La hiérarchie systématique est plutôt un principe de subdivision à appliquer au troisième niveau de la hiérarchie syntagmatique, le niveau hétéronexe:

«c'est le niveau hétéronexe qui devient de loin le plus important. Les facteurs seront ici si nombreux que, pour les classer, il faudra faire intervenir une *hiérarchie systématique*: Les facteurs qui déterminent l'emploi des modes sont de 4 types, dans l'ordre hiérarchique suivant: ils relèvent du *dérivatif*, du *flexif*, de la *syntaxe* et de la *racine* du verbe régissant.» (p. 17).

Dans cette hiérarchie systématique, la notion de niveau a totalement disparu. En revanche, nous y trouvons une nouvelle notion, celle de «facteur».

Cette notion de «facteur» n'est pas très claire non plus. Le mot est employé tour à tour pour désigner un ensemble, un élément d'un ensemble et une famille d'ensembles. Vers la fin de l'ouvrage (p. 165), l'auteur nous révèle que des facteurs jouent également un rôle pour l'établissement des niveaux de la hiérarchie syntagmatique,

tandis que, dans la première présentation de cette hiérarchie (p. 16), le mot «facteur» n'est même pas mentionné.

La description du système hiérarchique est achevée par l'établissement d'une «hiérarchie de présupposition» et d'une «hiérarchie de fréquence» (p. 19). Nous voilà donc en présence de quatre hiérarchies, sans que l'auteur nous ait expliqué quelles sont les relations entre ces hiérarchies. Ce n'est qu'à la page 85 qu'il précise qu'en ce qui concerne les deux dernières «il s'agit de deux hiérarchies indépendantes».

En cherchant à se former une vue d'ensemble de la «situation hiérarchique», on serait tenté de croire qu'il s'agit d'une hiérarchie de hiérarchies avec, au sommet du système, la hiérarchie syntagmatique, et subordonnée à celle-ci, la hiérarchie systématique, de sorte qu'à chaque niveau syntagmatique on pourrait procéder à une hiérarchisation systématique (mais sans doute la hiérarchie systématique n'intervient-elle qu'au troisième niveau: le niveau hétéronexe). A ce stade, on s'attendrait à ce que les niveaux de la hiérarchie systématique puissent être subdivisés ou hiérarchisés par le moyen des hiérarchies de présupposition et de fréquence. Mais cela est évidemment impossible, puisque, pour quelque raison obscure, il n'existe pas de niveaux dans la hiérarchie systématique. Dans ce cas, quelle relation faut-il imaginer entre la hiérarchie systématique d'une part, et d'autre part les deux hiérarchies mutuellement indépendantes (celle de présupposition et celle de fréquence)?

Si l'on essaie d'éclaircir cette question en consultant la disposition de l'ouvrage telle qu'elle se reflète dans la table des matières ou dans la «Table des emplois du subjonctif dans les complétives objets» (pp. 176-177), le mystère n'en devient que plus complet. Selon ces tables, l'auteur commence par établir la hiérarchie syntagmatique, dûment subdivisée en niveau homonexe, etc. Ensuite, à l'intérieur du troisième niveau (le niveau hétéronexe), nous trouvons la disposition suivante:

Hiérarchie systématique:

A) Les constructions négatives jouent un rôle pour le choix du mode.

I. Hiérarchie de présupposition.

II. Hiérarchie de fréquence . .

B) Les constructions négatives ne jouent pas de rôle pour le choix du mode.

I. Le subjonctif est obligatoire . .

II. L'indicatif peut apparaître.

1. Hiérarchie de présupposition . .

2. Hiérarchie de fréquence. . . (p. 177).

On voit que la hiérarchie systématique n'est pas subdivisée selon les facteurs mentionnés dans la «définition» de cette hiérarchie (p. 17), mais selon que la négation joue un rôle ou non. Si le mot de «hiérarchie» doit avoir un sens quelque peu précis, il faudra convenir qu'on a établi ici une nouvelle hiérarchie qui n'a rien à voir avec la hiérarchie systématique, et il faudra en conséquence remplacer la désignation «hiérarchie systématique», dans cette table, par celle de «hiérarchie de négation», par exemple. Sous B, on voit apparaître également une nouvelle hiérarchie qui n'est pas

présentée explicitement. Quant aux fameux facteurs de la hiérarchie systématique, ils n'interviennent qu'en bas de cette hiérarchie de hiérarchies, pour définir les «niveaux» (?) des hiérarchies de présupposition et de fréquence.

Le «principe hiérarchique» de Boysen est un principe bien confus. J'avoue franchement que je n'y vois que du feu.

Je voudrais dire encore un mot sur un facteur particulièrement énigmatique: celui désigné par l'abréviation «Cn» (= constructions négatives). «Par *constructions négatives* nous entendons un ensemble de facteurs syntaxiques présentant certains traits communs» (p. 19). Cn est un ensemble qui comporte, si j'ai bien compris, les facteurs suivants: la négation proprement dite, l'inversion interrogative, la préposition *sans*, certaines racines (par exemple *refuser*, *difficile*, *erreur*), les pronoms et adverbess interrogatifs, *si* et *est-ce que* (cf. pp. 44-56). Je ne discuterai pas ici la composition de Cn, ce qui m'intéresse, c'est sa place dans le système de Boysen. Puisque Cn est défini comme «un ensemble de facteurs syntaxiques», on se croirait fondé à conclure qu'il fait partie de S (= les facteurs syntaxiques); mais il n'en est rien, il s'agit d'un «élément à part»:

«L'introduction de cette notion de constructions négatives comme un élément à part, qui devrait, par sa nature, faire partie des facteurs syntaxiques, est nécessaire pour plusieurs raisons» (p. 19).

Parmi ces raisons, on relève notamment celle-ci:

«Les constructions négatives sont parfois plus importantes que le flexif, parce que présupposées . . . , parfois moins importantes . . . Il est facile de voir que les constructions négatives détruiraient une hiérarchie d'ensemble des facteurs modaux» (p. 41).

D'accord. Et il est facile de voir que la conclusion à tirer de ce raisonnement est qu'il faudrait ou bien abandonner le principe hiérarchique, ou bien abandonner le concept de Cn.

Le dernier terme technique dont je parlerai est le terme de «distance», introduit pour fixer l'ordre hiérarchique des facteurs dans la hiérarchie systématique:

«Cette hiérarchie est établie, au préalable, selon la distance où se trouvent ces différents facteurs par rapport . . . au verbe régissant» (p. 17).

Pour que cette notion de distance ait un sens, il est indispensable qu'on puisse mesurer une distance, qu'on sache identifier les unités de mesure. Mais comment faut-il mesurer les distances dont il est question ici? En millimètres, en syllabes, en morphèmes, en membres de phrase?

Knud Tøgeby, dans «La hiérarchie des emplois du subjonctif»¹, utilise également une notion de distance: «On commence par étudier l'influence des facteurs qui sont le plus près de l'élément «subjonctif»». Bien que Tøgeby n'emploie pas directement le mot de «distance», cette notion est impliquée par les mots «le plus près». Tøgeby ne définit pas non plus ce qu'il faut entendre par «distance» ou «près de»; mais l'usage qu'il fait, dans son article, de l'expression «près de» enlève toute ambiguïté à cet égard. En effet, Tøgeby commence par esquisser une analyse du texte en niveaux syntaxiques: phrases, propositions, groupes verbaux et nominaux, mots, thèmes et

1: *Langages* 3 (1966), pp. 67-71. Réimprimé dans Knud Tøgeby: *Immanence et Structure. Revue Romane*, numéro spécial 2, 1968, pp. 195-199.

flexifs, etc. Et il est évident qu'il entend mesurer la « distance » à l'aide de ces niveaux syntaxiques.

Sans doute est-ce à une notion de distance de ce genre que pense Boysen. Mais alors comment expliquer que le facteur S⁵, influence d'un pronom personnel réfléchi, soit placé à une distance plus grande du verbe régissant que le facteur S³, influence du complément adverbial (p. 20) ? Et surtout comment expliquer que le facteur racine se trouve placé après tous les autres facteurs (p. 17) ?

Il me paraît évident que la place du facteur racine dans le système de Boysen est déterminée non pas par des considérations de « distance », mais par le parti pris de négliger systématiquement les « facteurs » sémantiques, en les rangeant dans le fourre-tout qu'est en réalité la racine pour Boysen :

« pour nous, le rôle de la racine sera simplement de rendre compte de ce qui n'a pas été expliqué quand les trois autres groupes de facteurs, dérivatif, flexif et syntaxe ont été examinés. . . »

Ainsi, quand nous renvoyons à la racine, cela veut dire simplement qu'il y a une certaine possibilité d'alternance modale dont les facteurs formels proprement dits n'ont pas pu rendre compte » (p. 18).

Le mot « formel » est employé ici, et d'ailleurs un peu partout dans l'ouvrage, avec le sens structuraliste de 'qui ne relève pas de la sémantique'.²

La notion de « racine », ainsi définie, est l'expression du préjugé anti-sémantique de l'auteur. Cf. aussi :

« nous croyons qu'il est nécessaire de se concentrer . . . sur l'aspect immanent de la langue, quitte à renoncer aux considérations sémantiques, ce que nous avons essayé de pratiquer dans le présent travail » (p. 15).

Il faut convenir que Boysen a réussi à réaliser ce but à un très haut degré : il aurait même pu intituler son livre *Subjonctif et usémantisme*.

A mon avis, cela est bien regrettable. En se forçant à renoncer systématiquement aux considérations sémantiques, l'auteur se prive d'un instrument précieux pour la formulation des règles. Prenons comme exemple le traitement du verbe *comprendre*. Dans les pages 103-111 sont données un certain nombre d'excellentes règles « formelles » concernant la syntaxe modale de ce verbe. A la page 111, nous en arrivons à « l'influence de la racine » : « C'est seulement ce qui n'a pas été expliqué dans les chapitres précédents qu'il faut EXPLIQUER maintenant ». (C'est moi qui souligne.) Et quelques lignes plus loin, nous lisons : « Pour nous, la racine n'est importante que pour EXPLIQUER qu'on ait les deux modes au présent et à l'imparfait, ainsi qu'au futur ». (C'est encore moi qui souligne.) Suivent quelques exemples sans commentaires, et puis :

« Une fois cette double possibilité modale constatée, il est en dehors de notre sujet de chercher à déterminer en quoi consiste la différence sémantique correspondant à l'alternance des deux modes » (p. 112).

Mais de cette manière, on n'a « expliqué » rien du tout. Tout ce qu'on a réussi, c'est de présenter quelques faits sans lien apparent entre eux.

2: On trouve dans John Lyons: *Introduction to Theoretical Linguistics* (Cambridge University Press, 1969) un excellent exposé des diverses acceptions dans lesquelles le terme « formel » est employé par les linguistes contemporains (v. notamment pp. 135-137).

Cette «sémantophobie» de Boysen dépend sans doute de conditions historiques. On sait que les manuels de grammaire – et surtout ceux d'avant le structuralisme – abondent en considérations psychologisantes, en formulations vagues auxquelles on peut faire dire n'importe quoi. C'est vraisemblablement dans un louable effort d'éviter le flou et le vague de la grammaire traditionnelle que les structuralistes (ou du moins la plupart d'entre eux) s'abstiennent de s'aventurer dans cette «zone informalisable» (p. 18) qu'est à leurs yeux la sémantique.

Je comprends fort bien l'aversion de Boysen pour ce qu'il peut y avoir d'incontrôlable dans la sémantique. Mais qui dit que la sémantique doit rester à tout jamais une zone informalisable et incontrôlable? N'est-ce pas justement le grand mérite de la sémantique générative de nous avoir montré qu'il est possible de formuler des règles, des hypothèses sur une base sémantique, sans se mouvoir constamment dans l'arbitraire? En ce qui concerne le verbe *comprendre*, par exemple, il est hautement probable que les deux sens de ce verbe qui sont en jeu (mais dont l'auteur se défend de parler) dans l'alternance modale (pp. 111-112) ont d'autres incidences syntaxiques, et, partant, «formalisables», que celles qui se font sentir dans l'emploi des modes. Bien entendu, cela exige une étude détaillée et minutieuse de rendre compte de ces faits. Mais, pour moi, il n'y a pas de doute que c'est là un genre d'études que l'auteur de cette thèse, avec son flair incontestable pour les phénomènes syntaxiques «formels», serait parfaitement qualifié pour mener à bien.

Voilà pourquoi je ne peux m'empêcher d'espérer que Boysen s'attaquera, un jour, à quelques-uns de ces problèmes sémantiques nébuleux. On aimerait le voir quitter cette attitude de sémantophobie périmée, cette ascèse «formelle», qui le contraint constamment à s'arrêter au moment même où commencent à se poser les questions vraiment intéressantes, en signalant sèchement: «La nuance sémantique... a été l'objet de nombreuses discussions entre les grammairiens. Il est en dehors de notre sujet d'y participer» (p. 95).

Carl Vikner
COPENHAGUE

Vikner commence par souligner qu'il faut «évidemment juger l'ouvrage à partir de ses propres prémisses et sur ses fruits». Malheureusement, il n'y a là qu'une introduction apposée au reste de son intervention qui s'éloigne fort, c'est le moins qu'on puisse dire, de ces beaux principes. Au contraire, on a l'impression que Vikner, partisan des théories transformationnalistes, a ouvert mon livre avec l'espoir d'y trouver une application des vues de cette école; déçu dans cet espoir, il s'obstine: loin de «juger l'ouvrage à partir de ses propres prémisses», il se sert, dans sa critique, de critères qu'il aurait suivis lui-même s'il avait traité le problème des modes d'après sa méthode à lui. C'est sans doute son droit, mais c'est une manière de critiquer qui me paraît aussi futile que facile, et il est évident que, par cette voie, Vikner doit arriver à un résultat négatif.

L'exigence de définitions explicites est sans doute un des apports les plus précieux de la linguistique transformationnelle, mais elle ne peut justifier, à mon avis, le fait que Vikner, à l'affût de définitions, tire la conclusion suivante d'une citation: ««D'abord, il faut établir une hiérarchie syntagmatique, comprenant trois niveaux». Donc, une hiérarchie est composée de niveaux». Non: il n'y a pas là de définition,